

Cinéma documentaire L'oeil de la caméra

Pierre Saint-Léger

Volume 11, numéro 4, août–septembre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34027ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Léger, P. (1992). Cinéma documentaire : l'oeil de la caméra. *Ciné-Bulles*, 11(4), 20–21.

L'œil de la caméra

par Pierre Saint-Léger

LE PALMARÈS 1992

BOURSE CLAUDE-JUTRA-O.F.Q.J. :
Manon Briand
pour son film
les Sauf-conduits

PRIX NORMANDE-JUNEAU :
Lettre à mon père
de Michel Langlois

PRIX ANDRÉ-LEROUX :
le Roi du drum
de Serge Giguère

PRIX L.E.-OUIMET-MOLSON :
The Company of Strangers
de Cynthia Scott

PRIX DES RENDEZ-VOUS :
Jean-Claude Marineau pour
son texte sur **la Liberté d'une statue**
d'Olivier Asselin
paru dans **Parachute**

PRIX DE LA PHOTOGRAPHIE DE PLATEAU :
Attila Dory pour une
photo tirée du film
Nelligan de Robert Favreau

PRIX GUY-L'ÉCUYER :
Rita Lafontaine
pour son rôle dans
l'Homme de rêve
de Robert Ménard

PRIX LUCE-GUILBEAULT :
Luc Picard
pour son rôle dans
les Sauf-conduits
de Manon Briand

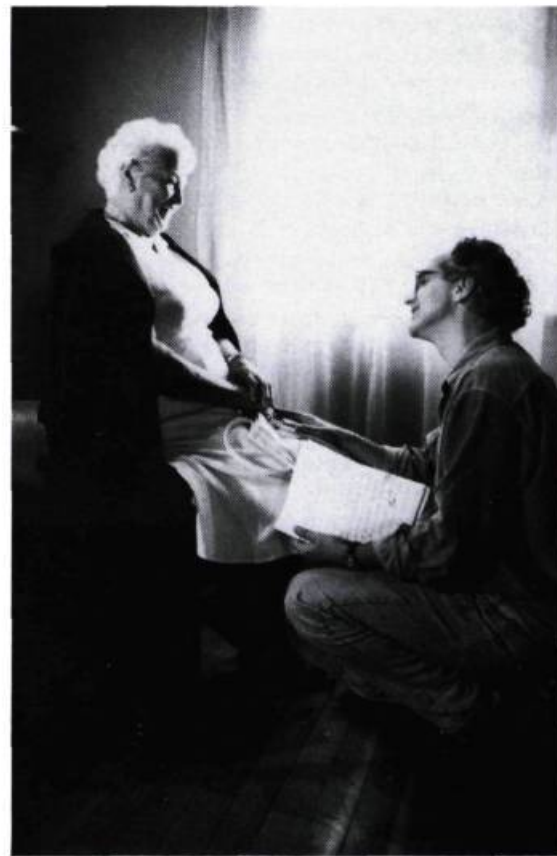
PRIX LUMIÈRES :
Iolande Rossignol,
réalisatrice

PRIX DE LA VIDÉO :
Treize Tableaux, treize portraits
de Mario Côté

PRIX SARDeC :
Bruno Ramirez et Paul Tana
pour le scénario de
la Sarrazine de Paul Tana

Parler des documentaires du cinéma québécois de l'année 1991-1992, c'est prendre la mesure de l'état d'avancement de l'une des cinématographies qui ont le plus œuvré dans ce domaine. Il y a un style du documentaire au Québec qui ne se retrouve sans doute pas ailleurs. On a longtemps mis en exergue l'impact de l'Office national du film (O.N.F.) dans le développement de ces films. Encore cette année la présence de l'O.N.F. est imposante et marque de son bonhomme animé un grand nombre de productions. Il revenait d'ailleurs à un des cinéastes de l'O.N.F. de réaliser un panorama sur les dix ans des Rendez-vous du cinéma québécois qui servait de bande-annonce avant chaque séance. Avec un grand humour et une belle érudition, Pierre Hébert, assisté d'Ahmed Diop, nous proposait en 30 secondes, un beau catalogue d'images de films québécois de la décennie passée. Les cinéphiles chevronnés auront pu découvrir les titres des quelque 13 extraits proposés et gagner un T-Shirt reproduisant l'affiche de cette année, signée Adam. Le réalisateur dit de cette petite pièce d'anthologie qu'elle présente des dehors « insolents », je dirais roboratifs et c'est tant mieux. Une qualité bienséante pour des œuvres commémoratives. On a échappé aux célébrations d'anciens combattants et la musique composée par Robert M. Lepage n'a pas à proprement parler des airs martiaux.

D'entrée de semaine, le film de Michel Langlois, **Lettre à mon père**, faisait forte impression. Court métrage de 13 minutes, il est l'occasion pour Langlois de faire œuvre de piété filiale avec une sensibilité extraordinaire et une justesse de ton parfaite. À partir de photos d'archives, avec un commentaire élégant et ajusté, Langlois nous offre l'occasion de réfléchir à la fois sur le cinéma et sur la question du rapport intime qui peut exister entre un enfant et son père. Que cette réflexion soit si aboutie, si profondément cinématographique, est une prouesse et confirme Langlois comme cinéaste à suivre attentivement.



Mme Jeanne Langlois et Michel Langlois, *Lettre à mon père* (Photo : Jacques Drouin)

Autre réalisateur dont le film était fort attendu, Serge Giguère nous proposait son film sur Guy Nadon, musicien exceptionnel qui hante la vie des jazzmen de Montréal depuis des années. **Le Roi du drum** va plus loin que le film sur Oscar Thiffaut réalisé quelques années auparavant. Autant le portrait d'Oscar Thiffaut était empreint d'une empathie toute particulière vis-à-vis du chanteur de country, autant ce documentaire permet de suivre non seulement le style de ce musicien de jazz, mais en outre, il est l'occasion pour Giguère d'approfondir sa démarche cinématographique et de construire un discours extrêmement bien articulé, entre souvenirs d'archives, témoignages et « mise en scène » — dans ce cas, l'imbrication d'images filmiques dans la scène d'un théâtre. À travers Nadon, c'est une époque haute en couleurs et vraiment vivante de la vie artistique montréalaise que fait revivre le film. Pourtant Giguère et son protagoniste ne sont pas seulement nostalgiques : les images du passé alternent avec celles du Festival de jazz de Montréal. On a le sentiment qu'à travers Nadon, c'est une manière de comprendre l'histoire qui est évoquée. Comme si la « jazzification » de l'époque venait remplacer les analyses

Les Rendez-vous du cinéma québécois

savantes sur la Révolution tranquille, le développement économique ou la question référendaire par exemple. Dans le fond, cet enjeu musical de la politique a de quoi réjouir ceux que les questions de constitution ne passionnent pas outre mesure. C'est aussi une remarque qu'un des invités aux Rendez-vous du cinéma québécois faisait cette année sur l'absence de films documentaires à propos de la réalité canadienne. Comme si la question était trop sérieuse pour la laisser entre les mains de cinéastes. À moins que l'actualité soit une denrée plus télévisuelle... La même interrogation se pose d'ailleurs en ce qui concerne les relations avec les Autochtones. Après la crise d'Oka, il semble qu'il y ait une forte résistance à tourner ou à achever des films sur cet épineux problème. Ce qui paraît d'autant plus curieux que bien des documentaires — et cela n'est pas nouveau cette année — s'attachent à dépeindre la situation de populations indigènes en proie aux affres du sous-développement, aux exils forcés, aux famines ou aux maladies chroniques. Ainsi des Indiens guatémaltèques réfugiés au Sud du Mexique dont nous parle le film de Vincent Dostaler, **Une terre au cœur**, ou bien les trois films de Michel Régnier : **Sous les grands arbres**, tourné en Amazonie sur le Rio Jordao, **le Monde de Fredy Kunz**, sur la situation d'une des favelas de Sao Paolo et **l'Or de Poranga**, filmé sur les terres du Nordeste brésilien.

Mary Ellen Davis proposait **le Songe du diable**, vision particulière des habitants du Guatemala. La dénonciation des magouilles des politiciens et autres latifundiaires est mise en scène lors de fêtes de Carnaval extraordinaires qui sont autant d'occasions de crier haut et fort la haine et la honte face à une exploitation monstrueuse du pays par une poignée de possédants. La beauté et la force de ce film résident dans la tension entre le climat social ordinaire et les débordements lors des fêtes où tous les excès sont permis. Par là on retrouve les mêmes traditions que celles qui ont marqué jadis la vie dans les campagnes. La liberté de la presse et du cinéma ont remplacé ici le nécessaire exutoire des charivaris d'antan, ce qui permet aux réalisatrices et réalisateurs du Québec d'apporter un témoignage précieux sur les pays du Sud.

Le très beau titre du film de Michka Saäl, **l'Arbre qui dort rêve à ses racines**, est l'emblème d'une interrogation très sincère sur la question des origines. On pourrait croire que l'assimilation efface définitivement les traces de son pays d'origine, que la mémoire, de sélective, devienne totalement em-

preinte de la terre d'adoption. Ce film d'une réalisatrice juive d'origine tunisienne est au contraire l'affirmation que la mue de l'âme ne peut opérer. En se frottant à une réalité si différente, Michka Saäl a peut-être changé d'habitudes vestimentaires, elle a dû se prendre au jeu de la reconnaissance officielle (la description de son entrevue avec l'officier d'immigration est particulièrement instructive !) de son statut d'immigrée, mais elle a conservé au fond d'elle-même le joyau de son authenticité. L'expression de cette vérité est confrontée à la confession troublante et si émouvante de Nadine Ltaïf, une écrivaine égyptienne dont l'itinéraire est en phase avec celui de la réalisatrice. La mise en perspective de leurs problèmes communs donne à ce long métrage une profondeur toute particulière servie par un montage serré. La réalisatrice se met elle-même en scène dans son propre rôle : ce pari est à la fois osé et parfaitement correct ; il garantit une sincérité plus grande et plus forte au propos tout en conservant une maîtrise de la forme. Face à la caméra et derrière, Michka Saäl réussit à nous faire partager sa difficile transplantation en terre québécoise.

Si la question référendaire ne semble pas peser sur le destin des documentaires québécois, la représentation de la société et des luttes qui s'y jouent, prend un tour particulier. En effet, c'est à travers des héros du mouvement syndical que le cinéma fait sa rétrospective des mouvements du passé. Michel Chartrand et Léa Roback sont ainsi les guides respectifs des films d'Alain Chartrand **Un homme de parole** et de Sophie Bissonnette **Des lumières dans la grande noirceur**. La réalisatrice comme le réalisateur se sont choisis — pour des motifs sans doute bien différents — un personnage clé de l'histoire québécoise de ces dernières années pour remplir un contrat (social) vis-à-vis des contemporains. Ce besoin de se reconnaître dans la vie des aînés ne conduit pourtant pas à une nouvelle « histoire des saints » mais il est l'indication que les nouveaux chemins à suivre ne sont pas encore inventés et qu'avant que Michel ou Léa ne soient statufiés, leurs places sont déjà inscrites au Panthéon de la mémoire du mouvement ouvrier québécois. Les deux films sont à verser au dossier de l'évolution du Québec, même si chacun défend sa cause de façon originale. Chartrand avait, bien sûr, une raison supplémentaire puisqu'il s'agit de son propre père. De Langlois à Chartrand, la question du père est-elle une préoccupation du cinéma québécois de cette année ? Ou s'agit-il d'un retour à un taoïsme vénérable qui promeut la sagesse des anciens ? À moins que la prochaine année soit marquée par une revanche cinématographique des berceaux ? ■



Le Songe du diable de Mary Ellen Davis



L'Arbre qui dort rêve à ses racines de Michka Saäl